

93

Quand on revient d'U. R. S. S.

M. André Gide est allé en U. R. S. S. : il n'a pas accompli tout ce qu'il y a vu, et nous a raconté dans un petit livre ses nombreuses déceptions. Cette aventure risque de devenir le résumé symbolique des aventures de quelques écrivains français, dont la hâte, et l'on pourrait dire la témérité à se jeter dans l'action politique a succédé à de longues années de neutralité, de scrupule et d'irrésolution. Tout au long de leur existence littéraire, ces intellectuels avaient partagé le défaut de ce siècle, qui a été de borner l'intelligence à spéculer sur elle-même. Le jour où ils ont voulu agir, ils ont cru qu'ils ne pouvaient agir qu'en renonçant à l'intelligence, ils ont choisi leur parti par sentiment, par amour du peuple, par ce qu'ils croyaient être un commandement moral, ou la générosité : non par expérience et par réflexion. Le résultat sûr fut que la déception vint aussi rapidement que le choix lui-même était venu, et ne serait pas étonné outre mesure qu'André Gide renouât désormais à toute position politique positive, et, en bon intellectuel idéaliste, rejoignit au plus vite son poste d'impuissance et de pureté, c'est-à-dire de critique et d'abstention. Le drame de toute une part non négligeable de la pensée contemporaine est d'être si retranchée sur elle-même, si peu faite pour le réel, qu'elle n'affronte le monde qu'en ressentant aussitôt le risque de s'y compromettre, et qu'elle ne se sauve qu'en le fuyant.

C'est dire que, si l'U. R. S. S. n'était pas le lieu du monde et de l'histoire où le plus grand nombre de crimes ont été commis dans le plus court espace de temps, si elle n'était pas une société assurément fort barbare, je serais tenté de prendre sa défense contre André Gide. De même que Trotsky a la partie belle lorsque, théoricien pur, il énumère, dans la *Révolution trahie*, toutes les déformations qu'a subies en U. R. S. S. la doctrine de Marx et de Lénine, de même André Gide, civilisé raffiné, a la partie belle lorsqu'il montre tout ce qui, en U. R. S. S., ne répond pas aux plus hautes exigences d'un faiseur de rêves très exigeant. Qu'en U. R. S. S. il subsiste des contraintes, il renaisse des inégalités et des hiérarchies, cela est naturel, et si cela n'est point conforme aux principes et aux espérances assez folles pour sacrifier des millions d'hommes à la liberté et à l'égalité impossibles qu'il faut en faire grief, ce n'est pas aux réalités. Ce qu'il faut reprocher à l'U. R. S. S., c'est que l'inégalité y aille jusqu'à l'asservissement et à l'exploitation féroce du grand nombre : ce n'est pas l'inégalité; c'est que la contrainte y aille jusqu'à l'abolition de toute critique et au culte abject de la conformité, ce n'est pas la contrainte. Critiquer l'U. R. S. S. au nom d'un idéal égalitarisme ou d'un individualisme anarchisant, cela est trop facile, et cela ne prouve rien.

Ceci dit, le livre de M. André Gide contient des observations précieuses, des jugements sévères, des ironies assez rudes : il contient aussi des éloges, et il serait bien surprenant qu'un esprit aussi épris que celui de M. André Gide de scrupules et de nuances jugeât tout d'une pièce, comme il est arrivé à M. Céline dans les vingt pages de son *Mea Culpa*. Ce ne sont pas ces éloges qui nous gênent. Nous l'avons remarqué en commentant le livre de Trotsky, il serait bien surprenant qu'il n'y ait rien à louer en U.R.S.S.; peut-être, sur certains points, les louanges de M. André Gide sont-elles en contradiction avec les rapports de certains voyageurs plus sévères. Mais l'on peut penser que la déception a été à ces voyageurs toute indulgente, tandis que M. André Gide, au contraire, soucieux de ne pas voir s'écrouler tout à fait, en quelques jours, un rêve encore très neuf et par conséquent très cher, a forcé autant qu'il le pouvait sans se mentir à lui-même, les impressions favorables. Croyait-il ainsi imposer à ses amis d'hier, à ceux qui attendaient de lui un panégyrique de l'U.R.S.S., l'évidence de sa bonne foi? Croyait-il les désarmer? En ce cas, il aura été déçu.

Le parti communiste russe, le parti communiste français et les écrivains à leurs ordres ne s'embarrassent pas, eux, de nuances, de scrupules, de liberté d'esprit. De

même que M. André Gide était devenu grand écrivain, pour la *Pravda* et l'*Humanité*, du jour même où il s'était rallié au communisme soviétique, de même, il a cessé d'être grand écrivain du jour où il a voulu montrer, à l'égard de ses nouveaux amis, quelque liberté d'esprit. Le livre de M. André Gide sur l'U.R.S.S. a été accueilli d'abord, dans toute la presse communiste ou communiste, par le même silence discipliné qui avait accueilli les actes d'accusation de Panaït Istrati, de Brice Parain, de Victor Serge; puis, les ordres étant venus, la *Pravda* a répondu, suivie aussitôt de l'*Humanité*, et M. André Gide, tout au long de trois copieux articles, s'est fait traiter d'esthète décadent, de calomniateur, et même de Judas. Encore que cette volte-face nous étonne par sa brusquerie, et cette colère par sa violence, soyons-leur indulgents. Elles sont l'une et l'autre justifiées. Car, pas plus que les éloges qui les ont précédées, elles ne s'appliquent en réalité à la valeur de M. André Gide, écrivain, ou à l'authenticité de son témoignage. Il y a longtemps que les intellectuels de l'*Humanité* se sont définitivement débarrassés, pour juger les œuvres, de ces encombrants critères artistiques ou humains. Les écrits de M. André Gide favorisaient naguère les entreprises politiques de M. Staline : M. André Gide était donc un grand styliste, le plus admirable écrivain de la bourgeoisie, le plus remarquable de nos romanciers. Aujourd'hui, les écrits de M. André Gide gênent les mêmes entreprises politiques qu'ils favorisaient naguère : il est donc un petit bourgeois et un petit maître, un individualiste décadent, un écrivain mineur, un misérable et un traître. C'est le contraire qui serait surprenant.

Nous irons même plus loin. Nous ne faisons pas que comprendre l'indignation des écrivains communistes et des autorités soviétiques qui les commandent : nous l'approuvons. C'est l'indignation de gens qui ont été volés. Avant d'être généreux dans l'injure, ils avaient été généreux dans la louange. M. André Gide n'avait pas été seulement élevé par eux au-dessus de tous ses contemporains, il avait été proposé, comme un prophète, au culte de cent soixante millions d'hommes; ses livres avaient été traduits et diffusés jusque dans les peuplades les plus reculées de l'Asie centrale. Invité à aller dépenser le montant de ses droits d'auteur en U. R. S. S., — car l'argent sort très difficilement d'U. R. S. S. — il y avait été très bien reçu. Le régime sur lequel il ose aujourd'hui des réserves est un régime qui l'a largement rémunéré en hospitalité, en argent, en honneurs. On l'avait en somme encensé non pas seulement au taux de son adhésion passée, mais encore en fonction des services futurs qu'il était susceptible de rendre. Ces services, voici que maintenant il les refuse. Voici qu'avec une grande naïveté ou une grande hypocrisie, il feint de croire que les louanges, et les honneurs, et l'invitation en U. R. S. S. étaient adressés à l'écrivain, non au propagandiste. Voici qu'il prétend garder à l'égard de l'U. R. S. S. sa liberté d'esprit, ce qui est une escroquerie manifeste. Un régime qui est habitué à acheter fort cher les louanges des écrivains se garde difficilement de croire que leurs critiques, quand ils risquent des critiques, sont payées par ses ennemis.

En homme logique, nous pourrions donc offrir à M. André Gide une compensation, et certains ne s'en font pas faute. Si M. André Gide cesse, aux yeux de certains, d'être un grand écrivain du jour où il attaque l'U. R. S. S., il devient ou redevient un grand écrivain aux yeux de certains autres, du fait de ces attaques même. Nous pourrions donc, à notre tour, mettre plus haut que tout le génie de M. André Gide et sa gloire : nous laisserions pourtant à ses amis d'hier ces méthodes. Les raisons que nous avions d'estimer le talent de M. André Gide ou de critiquer ses positions intellectuelles ne se sont pas trouvées changées du jour de son adhésion au communisme; elles ne se trouvent pas changées davantage du jour où il retire cette adhésion. Nous irons même plus loin. Le jour où M. André Gide déclara publiquement que toute son espérance se tournait désormais du côté de la Russie

soviétique, il nous est arrivé d'écrire que cette entrée dans la politique comportait une bonne part d'irréflexion, de légèreté politique et d'illusion sentimentale — il nous est arrivé d'écrire que nous ne tenions pas pour valable une attitude dictée par la seule lassitude de l'isolement et par la seule volonté de n'être pas du côté des privilégiés. Supposons que, demain, M. André Gide achève de se détacher du communisme pour défendre de près ou de loin des thèses analogues à celles que nous défendons (hâtons-nous en passant de dire qu'une telle éventualité est plus qu'improbable et que l'évolution de M. André Gide le conduira plutôt vers le communisme critique, aux côtés de Trotsky par exemple). Supposons donc M. André Gide de notre avis. Nous nous garderions de nous en prévaloir, car il y aurait toutes chances pour que la nouvelle évolution de M. André Gide fût aussi peu fon-

dée réellement, aussi peu considérée que la précédente. Un esprit qui se laisse séduire, dans l'ordre politique, par des motifs pragmatistes ou sentimentaux, peut aussi bien être entraîné vers des causes justes que vers des causes détestables : son adhésion ne prouve rien en faveur des premières, de plus qu'en faveur des secondes. Un André Gide anticommuniste serait probablement poussé vers l'anticommunisme par la même démarche de l'esprit idéaliste, moraliste et sentimental qui l'a poussé vers le communisme, et sa nouvelle attitude, pour être plus proche de la nôtre que l'ancienne, n'en porterait pas moins en elle les mêmes principes de déviation et les mêmes causes internes de fragilité. Les véritables conversions ne portent pas sur les conclusions, mais sur les méthodes.